

EXPOSÉ

DES PRINCIPES SCIENTIFIQUES

DE L'HYDROTHERAPIE

AUTREMENT DITE MÉTHODE

de Gräfenberg

P A R

Louis Sauvan,

Docteur en Médecine, Membre correspondant de la société royale des Médecins et des Chirurgiens de Londres, de la société d'Emulation médicale et de la société de Médecine-pratique de Paris, de la société des Médecins de Varsovie, de la société des Médecins et des Physiiciens de Florence, de l'académie Médicale et Chirurgicale de Naples et de Palerme etc.

Ἀσιστον μὲν τὸ ὕδωρ.

L'eau est assurément ce qu'il y a de meilleur.

PIND. ODE. I.



VARSOVIE,

DE L'IMPRIMERIE DE MAXIM: CHMIELEWSKI

RUE DES SÉNATEURS N^o 463,

—
1840.



615.838

615.838

SDh-1438

Avec approbation de la Censure



Mag. 178641

6
Sov
Exp
513



P/204/1018

AVANT-PROPOS.

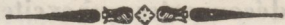
Plusieurs de mes Collègues, membres de la Société médicale de cette ville m'ayant demandé de prononcer un discours à la séance publique qui a eu lieu à l'occasion de la clôture des travaux de l'année 1839 de cette Société, j'ai pris pour sujet l'Hydrothérapie. Je crois en faisant imprimer ce discours remplir une lacune dans la littérature médicale sur cette matière; car si nous avons sur l'hydrothérapie une foule d'ouvrages, rédigés les uns par des médecins, les autres par des personnes étrangères à l'art, ils se répètent en insistant pour la plupart sur des descriptions minutieuses des localités de Gräfenberg, sur les éloges que mérite le talent étonnant d'observation de son inventeur, sur la manière d'employer les

moyens très-variés de la méthode, enfin sur la relation des cures quelquefois surprenantes obtenues en la suivant. Quant à moi j'ai essayé de rattacher à nos connaissances actuelles en médecine, ces faits en apparence si hétérogènes et si merveilleux, de le faire d'une manière assez claire pour pouvoir être compris même par les personnes étrangères à l'art, pour peu qu'elles venissent réfléchir, et assez concise pour ne pas abuser de leur patience. J'ai cru cet exposé d'autant plus utile et nécessaire, que la méthode de Gräfenberg occupe aujourd'hui tout le monde et que beaucoup de personnes qui ont été chez Priesnitz, séduites par l'apparence de la simplicité de cette cure, par l'innocence des moyens qu'on y emploie, par la pensée qu'elle est appliquée à Gräfenberg par un simple villageois, se croient capables, sans l'avoir suffisamment étudiée, (excitées d'ailleurs par des motifs d'humanité les plus louables), de pouvoir donner avec succès leurs conseils aux malades. C'est une erreur qui demande à être relevée, car si l'eau par elle-même est innocente, par sa température froide elle est très-active, et l'application du froid, en produisant des effets diamétralement opposés, comme on s'en convaincra par la lecture attentive de cet exposé, peut être très-salutaire dans certains cas, et très-dangereuse dans d'autres, et si Priesnitz, sans être médecin l'applique avec tant de succès, ce ne peut être pour d'autres personnes étrangères à l'art une

raison suffisante de chercher à l'imiter, car d'abord son talent d'observation inné est très-étonnant, et sa grande expérience acquise sans doute par bien des erreurs préalables n'est pas la propriété de tout le monde. L'expérience a prouvé que si très-souvent c'est au hasard et à l'observation des hommes illettrés que les sciences expérimentales sont redevables d'une grande partie de leurs découvertes qui excitent d'abord l'admiration des uns et les doutes des autres, ces découvertes ne deviennent vraiment utiles que lorsque la science venant à s'en emparer, explique les lois naturelles dont elles dépendent, règle l'étendue de leur véritable action et leur assigne de justes limites au moyen desquelles on évite tous les dangers que présente toujours plus ou moins une application aveugle.

Je publie cet exposé en français d'abord parce que c'est dans cette langue qu'on me l'a demandé et qu'il a été prononcé en forme de discours, je l'ai fait encore pour être compris dans l'étranger et dans le pays même par les personnes à qui la langue polonaise n'est pas familière. Mais cet exposé sera incessamment suivi d'une traduction en polonais, accompagnée de la description de l'établissement hydrothérapeutique actuellement en construction à Wierzbno, campagne avantageusement située à un quart de mille de Varsovie. Dans cet établissement qui sera déjà

ouvert l'été prochain, on ne négligera rien de ce qui pourra contribuer à l'agrément et au bien-être des personnes qui désireront y suivre le traitement qui fait le sujet de cet écrit.



EXPOSÉ

DES PRINCIPES SCIENTIFIQUES de L'HYDROTHERAPIE

AUTREMENT DITE METHODE

de Gräfenberg.

De tout tems les personnes d'un esprit cultivé se sont intéressées aux progrès des sciences et des arts; mais de toutes les connaissances humaines, il n'en est aucune qui ait excité un intérêt plus général que la Médecine dont les recherches en théorie comme en pratique ont pour but notre santé, et la conservation de notre vie. J'ose donc espérer que je fixerai l'attention du lecteur en l'entretenant pendant quelques instants de certains points fondamentaux de la science médicale, propres à lui faire comprendre les bases rationnelles d'une méthode nouvelle de l'art de guérir qui provoque actuellement et les recherches des savans et l'admiration d'une grande partie du public, je veux parler de l'Hydrothérapie, autrement appelée Méthode de Gräfenberg.

Tout le monde sait, que depuis Hippocrate, une foule de médecins tant anciens que modernes (*) ont employé et recommandé l'eau froide, comme moyen curatif dans les maladies internes et externes tant aiguës que chroniques; mais si l'on considère que Priesnitz, complètement illettré, n'a pu profiter des travaux de ses devanciers; que sans autres guides que l'expérience et l'observation, il a su donner à l'application de l'eau une si grande étendue dans la guérison de tant de maladies diverses, que sa méthode enfin ne se restreint pas uniquement à l'eau, sous forme de boisson et de bain, mais qu'elle est même une ingénieuse, ou plutôt une instinctive réunion des moyens hygiéniques les plus sages, à la succession alternative des sueurs, des bains froids, des douches, des frictions etc; si l'on considère, dis-je, que Priesnitz, naguère obscur et ignoré est parvenu à se faire imiter dans dix-sept établissemens récemment érigés, quelques-uns même aux frais de plusieurs gouvernemens de l'Allemagne, et présidés par des médecins d'un mérite reconnu, on sera forcé de convenir que quoiqu'il ne soit pas absolument l'inventeur de l'emploi de l'eau

(*) Celse, Musa, Floyer, Baynard, Frédéric Hoffmann, Hahn, Nicolas Cyrille, Michel Sarcone, Samoilowicz, Tissot, Zimmermann, Unzer, Schmuken, Theden, Wright, Currie, Frölich, Reuss, Hufslund, etc. etc. etc.

dans la guérison des maladies, il est cependant le premier qui ait inventé cet ensemble de moyens si variés, qui, par leur alliance systématique avec un certain régime forment ce qu'on appelle la méthode de Gräfenberg.

Pour être en état de comprendre jusqu'à quel point une méthode quelconque peut être utile dans le traitement des maladies, il faut d'abord savoir ce que c'est qu'une maladie, comment elle se développe, tue ou passe à l'état de santé, et quelle est l'action de l'art pour favoriser ce passage.

Il paraîtrait que ces questions sont bien élémentaires et bien simples en médecine, il n'en est pourtant pas sur lesquelles la divergence des médecins ait été plus grande et les erreurs du public plus générales, et c'est à la physiologie moderne qu'il était réservé de nous initier à la connaissance et aux preuves de ces faits tels que je vais les expliquer.

La santé et la maladie sont des états relatifs de la vie; il n'y a que l'être vivant qui puisse devenir malade; il faut donc, pour se rendre raison de la maladie, savoir ce que c'est que la vie, non dans sa nature intime (car la nature intime de toute chose échappe à nos recherches), mais telle qu'elle apparaît à nos sens et à notre intelligence.

La vie est incontestablement un état actif, un mouvement, et comme il ne saurait y avoir d'action sans une cause que l'on appelle force, nous don-

nons à la cause de la vie le nom de force vitale; mais de plus, comme aucune force dans ce monde, ne peut se manifester sensiblement que dans la matière, et que sans air, sans aliments etc, c'est-à-dire, sans matière extérieure, il ne peut y avoir de vie, la vie est donc un composé d'une force interne qui se crée des organes pour des buts très-variés, et de la matière qu'elle s'assimile du dehors.

Toutefois ce n'est pas sans résistance que la matière du dehors se prête à cette assimilation, et l'on peut à juste titre regarder la vie comme une lutte entre la force vitale et la nature extérieure, dans laquelle tant que cette force prend le dessus, le corps s'accroît et se développe en se perfectionnant de toute manière, comme nous le voyons dans la première moitié de notre existence, mais qui décroît, se détériore et périt enfin, dès que cette force affaiblie par la durée de l'action, ne réussit plus à vaincre la résistance que la nature extérieure lui oppose.

La vie n'est donc qu'une continuelle action et réaction, que le résultat d'une force qui une fois éveillée dans une particule de matière, s'assimile continuellement, (pour se former des organes), l'étoffe du dehors que lui fournit l'organisme-mère, avant la naissance, et notre globe, après cet acte. Nous appelons organisme le produit de cette action composée. L'organisme est donc un composé de divers organes destinés à des fins

très-variées, comme la nutrition, les sensations, le mouvement, et même les fonctions intellectuelles; mais la base, la tendance instinctive et concomitante de toutes ces fonctions est avant tout la conservation de l'organisme individuel.

Il est évident qu'il n'y a qu'un juste milieu entre l'influence de la matière extérieure et la réaction de la force vitale qui puisse parfaitement répondre au but de la conservation de l'organisme individuel et que cette action réciproque régularisée maintient seule l'harmonie des fonctions et constitue réellement l'état de santé; mais qu'au contraire, chaque aberration dans les rapports des influences éveillant quelque part un dérangement dans les fonctions de nos organes, produit un état qui ne répond plus au but de la conservation de l'individu, détruit l'équilibre des actions organiques, et produit la maladie.

La maladie est donc un état relatif de notre vie, et résulte: 1° d'une action de la matière extérieure sur notre organisme, autre dans son rapport que celui qui répond au but de la conservation de notre individualité; 2° de la réaction de notre organisme menacé dans son existence. Le degré de gravité de chaque maladie dépendra donc et de la violence des influences extérieures, et de la force de l'organisme pour résister à cette influence nuisible.

Par conséquent, la santé et la maladie sont l'une et l'autre une lutte entre notre force vitale

et la nature extérieure, avec cette différence que cette lutte, dans le premier état a lieu pour s'assimiler une partie de la matière extérieure, à l'effet de construire nos organes ou de réparer les pertes causées par la vie et qu'alors la force vitale agit d'une manière offensive; tandis que dans la maladie, cette même force doit se défendre contre les influences hétérogènes du dehors, rétablir l'harmonie interrompue dans l'action des différens organes, éliminer le produit de ce dérèglement d'actions; et comme, dans l'état de santé, le produit de l'action harmonieuse des organes est précisément l'étoffe naturelle de notre corps se réparant continuellement lui-même; l'action inharmonieuse de nos organes dans la maladie a aussi un produit, mais qui, loin de servir à régénérer notre corps, ne fait que l'entraver dans ses fonctions et doit nécessairement être rejeté, sous peine de souffrance et même de mort.

Ces lois de notre organisme ont été pressenties par le père de la véritable médecine, par le divin Hippocrate, comme on le voit par son traité des crises, mais il y a plusieurs de leurs conséquences fort importantes pour la pathologie qui, même de nos jours, ne sont pas assez généralement connues, les voici:

I. C'est, que les causes excitantes de presque toutes les maladies viennent primitivement du dehors, sans en excepter les maladies attribuées aux

causes morales, telles que le chagrin, la colère, la frayeur, etc. qui sont des états dont les causes sont extérieures. Il n'y aurait que certaines prédispositions ou diathèses et les maladies héréditaires, qui pourraient faire exception à cette règle; mais si l'on considère que le germe, quant à ses forces assimilatrices et organiques est dans une parfaite indépendance de la mère, ce qui est démontré par les expériences de la physiologie moderne, il est même probable que les prédispositions et les maladies héréditaires, sont communiquées au fœtus, seulement après qu'il est éveillé à la vie, qu'il forme déjà dans le sein de la mère un organisme séparé et que par conséquent elles viennent aussi du dehors relativement à lui.

II. Chaque maladie est primitivement locale, d'après la nature des causes qui ont une plus grande affinité avec un organe ou un système d'organes, plutôt qu'avec tout autre, comme les gaz non respirables avec les poumons, les alimens, avec les voies digestives, le changement de température avec la peau etc; car une cause qui attaquerait en même tems tout l'organisme, par ex: la foudre, causerait une mort instantanée. Il n'y a donc que la réaction qui puisse rester locale ou devenir générale, et c'est cette réaction générale de notre organisme contre une affection locale que l'on appelle *fièvre* (*).

(*) Voici de quelle manière on peut expliquer la divergence de l'école-française moderne qui, s'appuyant

III. Chaque maladie est non seulement une modification de la force vitale d'un organe, ou d'un système de notre organisme, elle est de plus un changement matériel qui devient comme une corporisation de la maladie, comme un parasite dans l'organisme. Si ce changement échappe par fois à nos recherches d'anatomie pathologique et de chimie organique, ce n'est que parce que ces sciences sont encore trop peu perfectionnées et qu'elles procèdent à l'examen des produits organiques au moyen du scalpel, du feu ou des acides. Mais lorsque nous nous rappelons qu'aucune force ne se manifeste dans ce monde indépendamment de

sur l'anatomie pathologique et trouvant constamment dans la fièvre une affection locale des tissus ou des systèmes d'organes, nie, contre l'opinion générale des tems passés, et des écoles des autres pays, l'existence de la fièvre essentielle et générale. En effet, une cause de maladie ne pouvant avoir une égale affinité avec tous les tissus doués de fonctions et de sensibilité si différentes, la maladie commencera toujours par affecter de préférence le tissu avec lequel elle est le plus en rapport. Mais il faut que l'organe menacé soit doué d'une faible importance, ou d'une vitalité très-restreinte et qu'il ne soit attaqué qu'en partie, pour que la réaction reste locale; car comme c'est toujours des parties demeurées saines que part l'effort salutaire, il est clair que toutes les fois que l'organisme se sentira menacé dans un organe essentiel, une réaction générale qui n'est autre que la fièvre aura lieu contre une attaque locale menaçant l'intégrité de l'individu.

la matière, que la maladie est un état actif, il devient impossible d'admettre une modification de cette action, sans qu'il s'en suive un changement matériel. Il n'y a pas jusqu'aux causes morales des maladies qui n'aient un produit matériel pour effet; le chagrin, la colère, donnent une bile plus abondante ou altérée dans sa qualité, la frayeur produit la sueur froide etc.

Le changement plus ou moins matériel, produit dans notre corps par la maladie, dépend donc en partie des causes ci-dessus indiquées, en partie de l'organe affecté; et si ces causes attaquent de préférence les organes de la reproduction, elles auront pour effet un changement plus visiblement matériel que dans celles qui auront une affinité plus grande avec les organes de la sensibilité.

Il y a trois points à considérer dans chaque maladie: 1° l'organisme-mère; 2° le changement matériel et local excité par la cause de la maladie; et 3° la réaction, dans le but de la conservation du premier, menacé dans son intégrité par le second.

C'est de cette réaction de l'organisme excité plus tôt ou plus tard contre le parasite qui le menace, c'est de la nature des causes plus ou moins différentes, et de la puissance de l'organisme à leur résister que dépendent la durée, la violence et le danger de la maladie, et c'est par la réac-

tion et le rejet des produits matériels de la maladie, que l'organisme triomphe et guérit.

La réaction contre les influences nuisibles du dehors n'a pas lieu, (comme paraissent l'avoir pensé Van Helmont, Stahl et d'autres), en vertu d'une force particulière; elle ne diffère nullement, d'après J. Müller de cette force qui reconstruit continuellement notre corps, l'entretient dans l'état de santé, et s'occupe dans la maladie, à rétablir l'équilibre de l'activité organique, en vertu de la loi fondamentale de toute vie, c'est-à-dire, la conservation de l'individu.

La durée d'une maladie dépend de la violence des causes, de la sensibilité et des forces de notre organisme à réagir contre ces causes.

La maladie sera aiguë et sa durée ne dépassera pas 28 jours, quand les causes seront violentes, l'organisme vigoureux et pour cela la réaction prompte, comme il arrive dans la plupart des inflammations, des fièvres, dans certaines éruptions cutanées et après l'action des poisons.

Elle sera chronique, c'est-à-dire, d'une durée longue et indéterminée. 1° Si les causes, peu différentes des excitans ordinaires de la vie, ont une action constante ou souvent répétée. C'est précisément à raison de cette similitude avec les excitans qui entretiennent la vie, comme l'air, les alimens etc. dont elles ne diffèrent que par quelques nuances de quantité ou de qualité, que ces causes n'excitent qu'une réaction lente ou le plus

souvent insuffisante; 2° si l'organisme sur lequel les causes influent est faible et manque de sensibilité; enfin 3° après des maladies aiguës qui n'auront pas passé une crise complète ou qui auront été traitées par des moyens trop débilitants.

C'est donc notre organisme réagissant contre les influences nuisibles du dehors, dans le but de rejeter par les crises le fruit matériel et parasite de la maladie, qui de lui-même rétablit la santé comme le prouvent sans réplique le grand nombre de maladies même graves guéries tous les jours sans aucun secours de l'art. C'est ainsi qu'Hippocrate envisage la réaction, dans ces passages : *Vis naturae medicatrix — medicus naturae minister*; — il développe la même idée dans son traité des crises; plus tard et successivement Van Helmont, Paracelse, Harvey, Sydenham, Borhave, Frédéric Hoffmann, Stahl, J. P. Frank etc., ont aussi plus ou moins clairement énoncé la même opinion.

Il ne résulte pourtant pas de là que l'art soit inutile ou impuissant dans la guérison des affections morbides. Car bien que la force vitale guérisse souvent seule les maladies, sans le secours de l'art, celui-ci l'aide efficacement dans cette lutte, d'abord en étudiant et en éloignant les causes morbifiques, puis en mettant le malade dans les circonstances les plus favorables pour surmonter l'effet des causes par le régime; enfin par

la tendance que l'art peut donner à la réaction. En second lieu, si beaucoup de malades guérissent sans le secours de l'art, n'en meurt-il pas beaucoup aussi que de prompts secours bien dirigés auraient rendus à la santé? En vain objecterait-on que la brute et l'homme dans l'état de nature se guérissent eux-mêmes; l'instinct, cette voix infaillible de la nature, en leur inspirant de l'éloignement pour certaines choses et de l'attrait pour d'autres, leur tient lieu de l'art; mais plus l'homme s'écarte de la nature, plus son existence devient artificielle, plus son esprit est cultivé aux dépens de son corps, plus aussi l'instinct que l'homme dans l'état sauvage partage avec la brute s'efface, plus d'un autre côté les maladies deviennent compliquées par la civilisation qui donne naissance à tant de maladies si variées et rend en même tems notre corps moins apte à les combattre; c'est donc alors à l'art de remplacer chez l'homme vivant en société l'instinct qu'il a perdu en renonçant à l'état de nature.

On peut réduire à quatre méthodes principales, l'ensemble des moyens dont l'art se sert pour prévenir et combattre les maladies: La Préventive ou Prophylactique, l'Expectante ou Diététique; la Spécifique et la Rationnelle.

Les secours prophylactiques consistent à prévenir le mal par l'étude et l'éloignement des causes qui excitent les maladies. Ils sont surtout du ressort de l'hygiène et de la police médicale. Mais

comme souvent les causes des maladies sont occultes, ou qu'il n'est pas au pouvoir du médecin de les éloigner, encore bien qu'il les connaisse, dans les cas d'influences atmosphériques, d'épidémie, de contagion etc., il est indispensable qu'il ait recours aux autres moyens de l'art.

Le Régime seul peut quelquefois amener la guérison de quelques maladies, il est même indispensable dans toutes pour rendre plus efficaces les autres moyens de l'art. Par le régime nous comprenons toute la manière de vivre du malade; mais comme la plus grande partie des maladies chroniques et un grand nombre de maladies aiguës résultent de l'inobservance de la diète et d'habitudes malsaines, et qu'on ne peut sans éloigner la cause faire cesser d'une manière durable les effets, il est facile de se convaincre de l'importance du régime dans le traitement des maladies.

Le hasard et quelquefois l'observation ont fait découvrir dans la nature certaines substances qui, introduites dans notre corps et n'étant pas assimilables, c'est-à-dire, alimentaires, excitent l'organisme à une réaction dans le but de les rejeter. Cette réaction constitue une maladie médicamenteuse. Employées dans certaines maladies, ces substances les font cesser, soit à raison d'une affinité particulière avec leurs causes qu'elles neutralisent en se combinant avec elles, comme il paraît dans quelques maladies contagieuses chro-

niques, telles que la syphilis, soit qu'en excitant une réaction analogue dans l'organe malade, elles suppriment la réaction existante, comme dans les fièvres intermittentes. Ce sont ces substances que l'on nomme spécifiques; en tout cas leur action n'est ni bien définie, ni bien claire, et la seule raison qu'on puisse souvent donner de leur emploi, c'est l'efficacité qu'ils ont eue dans des cas semblables.

Cependant si l'on réfléchit, que ces cas en apparence semblables, examinés de plus près par la science sont bien différens, que chaque cause même spéciale des maladies appelées Typhus, Choléra, Scarlatine, Rougeôle, Fièvre intermittente, excite une réaction semblable pour la forme, mais souvent bien différente pour le fond, d'après la constitution individuelle du malade, et que, cette réaction peut exiger une cure diamétralement opposée; (*) si l'on réfléchit, dis-je, que le

(*) Ainsi, les causes épidémiques du Typhus, du Choléra etc. excitent dans un homme robuste et pléthorique, une réaction tout autre que dans un individu faible et nerveux. Le trouble qu'elles causeront dans le premier cas aura besoin d'être combattu par une saignée, tandis que l'état du second individu réclamera un traitement tout différent, l'usage du vin etc. On voit donc qu'il ne peut y avoir de remède général contre des maladies déterminées et que le traitement doit être basé sur la nature individuelle du malade, sur le genre

nombre des spécifiques reconnus par la plupart des médecins, se réduit de trois à quatre pour autant de formes de maladies, et que souvent ils manquent d'efficacité, même dans ces formes de maladies si restreintes, au point que beaucoup de médecins recommandables leur refusent cette dénomination; et que les empiriques prétextent l'efficacité de certains moyens dans des cas semblables pour recommander leurs faux remèdes et leurs soi-disant spécifiques, on s'apercevra que l'application de cette méthode est très-limitée et fort relative et qu'on doit se défier à juste titre des personnes qui prétendent avoir pour chaque maladie une formule toute prête, ou un certain remède efficace dans tous les cas.

La quatrième manière de procéder de l'art, la méthode rationnelle est basée sur l'appréciation du degré de réaction naturelle de l'organisme et sur la direction de cette réaction. Cette méthode a l'avantage d'être la seule que nous puissions employer dans tous les cas, tandis que les autres méthodes sont restreintes à un certain nombre de maladies; elle est aussi plus en harmonie avec la science et par là moins soumise au hasard.

La réaction contre une cause de maladie peut être ou conforme à l'intensité de la cause et aux

de réaction et le degré du trouble que les causes de maladies auront excité dans chaque organisme.

forces du corps, ou trop forte dans ces deux directions, ou trop faible. Il ny a que la science aidée de l'expérience qui soit à même d'apprécier ces différens degrés de réaction, et ce n'est que de la juste application des connaissances puisées à ces deux sources que l'on doit attendre une médecine vraiment rationnelle et utile à l'humanité.

Si la réaction est conforme à la cause de la maladie et aux forces du malade, le médecin doit s'abstenir de toute action déterminée, mais il peut encore se rendre utile au malade, soit en lui indiquant un régime et en maintenant ainsi la réaction dans ses justes bornes; soit en observant à l'approche des jours critiques, par quelle voie l'organisme tend à rejeter le produit de la maladie, dans le but de favoriser cette réaction par des moyens doux, car l'organisme ne se débarrasse pas indifféremment par toutes les voies excrétoires ni à toutes les époques; ainsi, il élimine de préférence les acides par la peau, les alcalis, par les intestins, et les substances salées, par les reins, et demande même, dans les produits de la maladie avant que de les rejeter, une certaine préparation que les anciens ont justement appelée coction.

Mais le secours de l'art devient bien plus urgent quand la réaction est trop forte, ou à raison de la nature violente et hétérogène des causes, ou à raison de la force et de la sensibilité de notre organisme, comme c'est le cas dans la plupart des

inflammations aiguës. L'organe qui, par son affinité avec la cause, est le premier exposé, appelle, d'après l'importance de ses fonctions, tout l'organisme menacé en lui, à son secours. L'organisme réagit nécessairement à raison de la force et de la violence de l'attaque. L'organe est donc menacé de deux côtés à la fois; et l'art ne pouvant avoir de prise sur la cause, le plus souvent transitoire, est réduit à modérer la réaction. C'est alors qu'il recourt avec succès aux saignées, aux évacuants, aux dérivatifs, très-efficaces dans les commencemens du mal, mais dont l'usage trop hardi, en affaiblissant outre mesure la réaction, fait quelquefois cesser la forme aiguë de la maladie, pour faire place à une souffrance chronique plus longue et plus difficile à guérir.

L'art a beaucoup moins de prise sur les maladies chroniques dans lesquelles l'organisme ne réagit pas suffisamment, ou seulement fort tard après l'action des causes, peut-être parce que les médecins se fient trop aux remèdes et n'appuient pas assez sur la diète et le changement total du genre de vie. Ce n'est cependant que dans l'éloignement des causes, et dans l'excitation d'une réaction que peut consister le traitement de ces maladies; on s'en convaincra facilement pour peu qu'on veuille réfléchir un instant sur leurs causes, telles que nous les avons expliquées plus haut.

Après avoir rapidement tracé l'histoire de la maladie, expliqué de quelle manière l'organisme

la combat et quels sont les différens moyens que l'art lui oppose, je vais expliquer la conformité avec ces mêmes principes, des effets produits par l'hydrothérapie, autrement dite méthode de Gräfenberg.

Cette méthode curative se compose d'un régime sévère, de l'usage en grande quantité de l'eau froide comme boisson, de l'excitation par un procédé particulier de sueurs abondantes; de bains froids entiers et locaux, d'ablutions et d'injections froides dans les différentes cavités du corps; de frictions, de douches et de fomentations humides.

L'importance du régime dans toutes les cures a été trop souvent démontrée pour que j'entre à cet égard dans de nouveaux détails, je me contenterai donc de faire observer que si une modification de régime est nécessaire dans le traitement des maladies aiguës, il ne l'est pas moins pour la guérison des maladies chroniques. Puisque ce n'est que dans les habitudes débilitantes de la vie sédentaire, dans l'excès des travaux intellectuels, dans une nourriture trop abondante ou trop recherchée, dans l'abus des boissons fermentées, dans l'air gâté des grandes villes, dans les chagrins et les soucis domestiques, que commencent et se développent la plupart des maladies chroniques, ce serait en vain que l'on chercherait à recouvrer la santé, sans se soustraire à toutes ces causes, du moins pendant la durée de la cure. Il ne suffit donc pas pour se guérir de suivre

un traitement, il faut de plus et avant tout fuir les causes sous l'influence desquelles la maladie s'est développée et se maintient, puis savoir se servir de préférence des moyens offerts, par la méthode, qui conviennent le mieux à la nature des maux et à la force de l'individu; enfin il faut savoir modérer les crises, car il est certain que personne par cette méthode n'a été radicalement guéri d'une maladie avant que d'avoir passé par les crises; tout dépend donc de les bien diriger; interrompues ou trop fortes, la cure devient incomplète et par fois même dangereuse.

D'un autre côté l'influence morale qu'exerce sur les malades l'exemple des personnes qui ont été guéries de leurs maux par l'usage de cette méthode; la facilité avec laquelle comme le prouve l'expérience on se soumet en société, aux privations des jouissances accoutumées; l'agrément que l'on éprouve en compagnie à des exercices qui seraient pénibles et fatigans pour une seule personne, l'air pur de la campagne, l'absence des soucis domestiques, la vie simple et tout-à-fait différente de celle sous l'influence de laquelle la maladie s'est développée, sont dans cette cure de puissants et indispensables auxiliaires qu'on ne peut guères se procurer que dans un établissement.

L'eau froide prise en certaine quantité comme boisson, agit d'abord sur l'estomac et sur l'appareil digestif tout entier, elle l'excite par sa tem-

pérature à des contractions plus vigoureuses, dissout les matières contenues, raffraîchit l'estomac et les intestins, leur donne du ton sans les irriter, et favorise par là la digestion et les selles. Enfin quiconque sait l'importance de la digestion dans la génération et la guérison des maladies chroniques appréciera facilement le grand service que peut rendre l'eau froide employée comme boisson. De plus ce fluide neutre est facilement absorbé; il arrive dans le sang qu'il rend plus fluide, et parvenu au moyen de la circulation dans l'intérieur des organes, il y dissout ou délaie toutes les matières excrétoires qui gênent l'organisme; enfin l'eau, soit par la voie des urines, soit par celle de la transpiration, sort du corps imprégnée d'une quantité de matières impures et étrangères à la vie.

Prise comme boisson, l'eau froide pénètre plus profondément dans nos viscères qu'aucun remède. Par sa vertu délayante, elle favorise les évacuations également par toutes les voies et a l'avantage de ne rien brusquer, en abandonnant à notre organisme le choix du tems et de la voie. Les sueurs, dans la cure qui nous occupe, sont excitées en enveloppant jusqu'à la tête le malade dans des couvertures de laine bien soigneusement appliquées et en le couvrant encore afin d'empêcher le calorique organique de se dissiper. Une heure après commence la transpiration. On fait prendre dès lors au malade, de quart en quart d'heure une

gorgée d'eau froide, afin d'entretenir la sueur qu'aucun autre procédé ne saurait rendre aussi abondante. Selon le genre de maladie, cette transpiration doit être d'une demi-heure à quatre heures et même dans des cas très-rare elle doit durer six heures.

La sueur n'est pas d'abord différente de celle qu'amène une transpiration ordinaire; mais elle change de nature à mesure que la matière morbide commence à être dissoute et rejetée par la peau. Chez les personnes qui souffrent des rhumatismes ou de la goutte, elle devient gluante ou acide et dépose sur la peau une espèce de poussière calcaire; chez d'autres, elle est jaunâtre, verdâtre et répand des odeurs différentes, quelquefois même fort fétides.

C'est un phénomène curieux pour la pathologie que la différence d'odeurs de la transpiration après l'emploi de certains médicaments, tels que le mercure et le soufre, encore qu'ils aient été pris plusieurs années auparavant. Les sueurs critiques ont, après le mercure, cette odeur repoussante qui se fait remarquer à la suite de la salivation mercurielle, et, après le soufre, elles exhalent une odeur analogue à celle de cette substance. On regarde les sueurs comme critiques, quand elles soulagent visiblement le malade.

La concentration de la chaleur organique stimule le sang et la lymphe et les portent à une circulation plus rapide dans les vaisseaux capil-

lares. Le rejet des substances excrétoires dissoutes par l'eau fraîche prise en boisson, est rendu plus abondant par la peau, à l'aide de la circulation plus accélérée, et pour éviter ensuite ~~la~~ cette faiblesse du corps si commune à la suite des transpirations abondantes, cet état béant des vaisseaux capillaires qui donnent, comme nous le voyons dans les sueurs colliquatives, un passage libre, non seulement aux parties usées et malades, mais même aux parties nourricières, et à celles qui sont utiles à l'organisme, on fait après ces sueurs des lavages et l'on prend des bains froids.

Le lavage, les aspersions et les bains froids se font avec de l'eau à la température graduellement descendante de 18 à 6 degrés au-dessus de 0. Ils rendent par leur température la contractilité aux vaisseaux capillaires, empêchent que la peau ne devienne trop sensible dans la suite aux changemens atmosphériques (comme il arrive après l'usage prolongé des bains chauds), enlèvent les sueurs et l'épiderme usé et excitent fortement, par leur action, la réaction de l'organisme. Aussi, est-ce un fait reconnu qu'après l'application de l'un de ces moyens on a chaud, même à une température assez basse de l'atmosphère.

C'est ici qu'il est nécessaire de dissiper la crainte qu'éprouvent un grand nombre de personnes (*)

(*) Je n'ai été délivré moi même, de cette crainte qu'après avoir été témoin pendant quatre mois et demi des

de boire froid ou de se baigner dans une eau froide au moment, où elles sont échauffées, et où leur corps est tout ruisselant de sueur, car l'expérience des siècles semble avoir démontré que des milliers de personnes, après avoir bu lorsqu'elles étaient échauffées et en sueur, ont succombé à des inflammations des poumons, du cœur, du cerveau, du foie et à des apoplexies, cependant d'un autre côté on voit tous les jours à Gräfenberg des centaines de personnes couvertes de sueur et la peau échauffée, boire en abondance de l'eau froide et se jeter dans des bains très-froids (**) sans qu'on puisse citer un exemple, un cas, qui prouverait un résultat nuisible; on est encore plus rassuré sur ce traitement lorsque l'on voit enfin un gouvernement aussi sage, que le gouvernement autrichien, dont l'exemple a été suivi par tant d'autres états de l'Allemagne, jaloux de la santé de leur sujets et ayant une police médicale très-sévère, encourager cette pratique avec la conviction qu'elle est sans danger. Pour comprendre ces deux séries de faits également véritables quoique contradictoires en apparence, il faut en chercher la cause dans la manière d'exciter les sueurs, toute autre dans les deux cas.

effets salutaires de la cure de Gräfenberg sur plus de cinq cents malades de tout âge, de tout sexe et de toute constitution.

(**) Le nombre des malades à Gräfenberg peut avoir été de 15,000 depuis l'époque de l'ouverture de l'établissement.

Lorsque la transpiration est le résultat d'une médecine aromatique et échauffante, ou bien plus encore d'un mouvement violent, comme après la danse, après un travail fatigant, ou l'équitation etc. non seulement la peau transpire, mais la respiration, la circulation sont fortement accélérées et les viscères radicaux de la vie, le cerveau, le coeur, les poumons, le foie sont dans un état universel d'irritation; circonstance qui n'a pas lieu dans les sueurs produites, en suivant les procédés de Gräfenberg, par la chaleur organique concentrée moyennant des couvertures de laine qui stimule la peau, sans mouvement de la part du malade; ce n'est alors que la peau seule qui est dans un état d'irritation, comme l'atteste sa rougeur et sa température élevée, tandis que les viscères intérieures sont rafraîchies par la continuelle déglutition d'eau froide prescrites dans le but d'entretenir les sueurs. Il y a donc une grande différence entre ces deux états de notre organisme en apparence si semblables. Si j'ai cru devoir insister sur cette différence, c'est que la confusion de ces deux états a occasionné des accidents très-graves.

Les douches produisent d'abord une violente secousse et en éveillant dans tout le corps une réaction puissante opérée en partie par l'action mécanique d'une chute d'eau de 10 à 18 pieds de haut, en partie par le froid de l'eau, font naître sur toute la peau une rougeur, un sentiment

de chaleur et de force, et une énergie croissante des voies digestives.

Les douches sont donc prescrites avec raison lorsqu'il s'agit d'exciter une forte réaction, de fortifier la peau, de dissiper, tout en stimulant l'absorption, les dépôts des produits maladifs accumulés et inertes, comme dans le gonflement des glandes froides et des articulations, elles sont utiles aussi lorsqu'il s'agit de rappeler une dartre, des exanthèmes rentrés, ou de provoquer une hémorragie critique, l'écoulement des hémorroïdes, ou d'activer la circulation veineuse et capillaire dans les engorgemens du bas ventre. Il est facile, après ces détails, de s'apercevoir que les douches sont nuisibles dans tous les cas où il faut diminuer et calmer la réaction dans le sang ou dans les nerfs.

L'effet primitif des bains de siège et des bains froids de pieds est une sensation de froid, dans la partie soumise à l'action immédiate de l'eau, et aux parties supérieures, une congestion que l'on peut prévenir en appliquant, aux personnes qui y sont sujettes, une compresse mouillée et froide sur la tête, pendant les dix premières minutes. L'eau du bain ne tarde pas à se réchauffer en privant le corps de son calorique superflu. Ce ne sont d'abord que les parties mouillées qui sont rafraîchies, mais bientôt, par la rapidité de sa circulation, toute la masse du sang passe par ces parties refroidies et en les réchauffant, aux dépens de son calorique libre, les parties supérieures sont peu à

peu raffraîchies, après un long séjour dans le bain de siège, le pouls se ralentit, les congestions, en vertu de la réaction, descendent aux parties inférieures, et les douleurs de la tête, les échauffemens d'yeux, les maux de dents, les inflammations de gorge se dissipent. Cette manière de raffraîchir la tête est plus lente, mais plus douce et plus sûre que celle qui consiste à y appliquer immédiatement le froid, parceque la réaction de l'organisme qui suit l'application, augmente par son effet secondaire, si celle-ci n'est pas continuelle, la congestion qu'elle avait calmée par son action primitive.

L'action des bains de siège et des bains froids de pieds est donc dérivative, si on les emploie pendant peu de tems, ($\frac{1}{2}$ heure) et sans renouveler l'eau; ils diminuent encore les congestions aux parties supérieures par la réaction consécutive de l'organisme qu'accélère la circulation capillaire des parties immergées. Delà leur utilité dans les hémorroïdes, les règles douloureuses et peu abondantes, etc. Mais lorsqu'il s'agit de combattre une inflammation d'intestins, une dysenterie, une diarrhée chronique, on prend un bain de siège, d'abord à 14 degrés où l'on reste pendant plusieurs heures, en remplaçant à chaque demi-heure l'eau d'abord moins froide par de l'eau de plus en plus froide, et en faisant prendre intérieurement au malade de l'eau froide en abondance mais par petites gorgées, jusqu'à ce que survienne un frisson qui est bientôt suivi du réchauffement du corps tout

entier. Comme l'application des bains de siège est plus fréquemment en usage et plus douce que celle des bains entiers, et des aspersions qui ne peuvent être employées que pour peu d'instans il n'y a pas de malade qui, conformément aux coutumes établies à Gräfenberg, ne doive chaque jour en faire usage une ou plusieurs fois. La friction continuelle de la main favorise l'effet des bains de siège en excitant la circulation du sang dans le bas ventre.

Les injections froides dans les différentes cavités du corps ont l'effet des injections en usage dans la médecine, avec cette différence que ces dernières relâchent par leur chaleur, la partie qui les reçoit, tandis que froides elles les excitent, en leur donnant plus de ton et une plus grande contractilité dans les régions auxquelles elles parviennent.

Il y a deux manières d'appliquer les fomentations froides dans la méthode de Gräfenberg; la première consiste à les renouveler toutes les cinq minutes; dans ce cas, elles agissent en général comme le froid prolongé, en déprimant l'activité d'une réaction trop forte, elles sont aussi un puissant moyen fréquemment employé par les médecins dans les inflammations.

Dans le second cas, les fomentations restent deux, trois et même jusqu'à douze heures sur la partie malade sans être renouvelées. Elles doivent alors être recouvertes d'un autre linge ou d'une pièce de taffetas ciré, parfaitement appliqué pour

ôter autant que possible, tout accès à l'air extérieur. Ces fomentations, dans le premier moment agissent en refroidissant; mais comme, d'après des expériences de physique, dont nous sommes redevables à Pouillet, l'eau froide appliquée sur une partie organique dégage, par la réaction de l'organisme entier qu'elle excite, de la chaleur libre, de 4 à 6 degrés Réaumur, au-dessus de la température normale du corps; cette chaleur se concentre sous la fomentation, et produit sur la partie malade un effet analogue à celui d'un bain de vapeur local; une partie de l'eau s'imbibe dans l'organe souffrant, et de concert avec la chaleur, elle dissout les résidus morbifiques dont elle favorise aussi l'élimination par la peau.

On peut prouver cette élimination par l'odeur désagréable du linge, différente, dans chaque maladie et analogue à son odeur spéciale. Car on s'en aperçoit lorsqu'on on lave dans une eau pure le linge qui a servi aux applications, cette eau prend l'aspect du petit lait; on reconnaît en outre les effets sensibles de cette élimination bien-faisante par le soulagement des douleurs, la disparition des tumeurs, des gonflemens et des autres signes extérieurs de la maladie.

Tous ces moyens thérapeutiques, modifiés selon les circonstances, amènent après un certain tems plus ou moins long, le moment décisif de la cure, les crises qui s'annoncent par un sentiment de malaise, par la perte de l'appétit et du sommeil,

par des frissons alternant avec un sentiment de chaleur, enfin par tous les symptômes d'une fièvre quelque fois très-violente, mais de courte durée si elle est convenablement dirigée et qui finit ordinairement par des évacuations alvines et autres fort abondantes, plus saturées de matières morbifiques que de coutume et par des excrétions qui ont lieu par tous les exhalants à la fois. Ces évacuations sont souvent suivies d'éruptions cutanées très-variées, d'ulcères, d'abcès etc. La signification critique de tous ces symptômes est prouvée 1° par le grand nombre de malades guéris après leur apparition; 2° par l'aspect des évacuations, leur odeur et leurs qualités plus ou moins semblables, dans les cas de maladies analogues; 3° par la solution de toutes les tumeurs, gonflements et par la cessation des autres signes extérieurs de la maladie; 4° enfin par le sentiment de bien-être qui suit ces évacuations.

Toutefois pour éprouver ces effets salutaires des crises, il faut que la réaction qui les produit soit convenablement dirigée; car si l'on s'alarmait à leur apparition quelque fois menaçante et qu'on interrompît tout-à-coup la cure, la réaction s'arrêterait à mi-chemin et la guérison resterait incomplète. Si au contraire, on continue l'emploi des moyens les plus énergiques de la cure, tels que les douches, les sueurs, et les bains entiers, la réaction pourrait devenir si violente, qu'elle causerait non seulement des souffrances aiguës, mais

qu'elle deviendrait fort dangereuse. Il faut donc alors modifier la cure d'après la force de la réaction et d'après celle du malade, avec des moyens plus doux; ces moyens consistent dans les soins que l'on prend à l'envelopper dans des draps de lit mouillés, à lui appliquer des fomentations locales, à lui faire prendre des bains de siège etc. suivant les circonstances. Mais il est certain que personne, par cette cure ne sera guéri d'une maladie grave, sans crises suffisantes, et il est également sûr que dans aucun moment le malade n'a un plus pressant besoin de conseil bien entendue que dans celui où se manifestent ces crises.

En jetant un coup d'oeil rapide sur ce qui précède on verra qu'il faut attribuer à deux causes différentes l'action de l'eau froide sur notre organisme 1° à sa nature généralement dissolvante; 2° à sa température.

Il y a des personnes qui ayant obtenu et vu obtenir par l'usage de l'eau froide des effets si généralement salutaires, ont prétendu qu'elle est un remède puissant; d'autres ont cru qu'il n'y a que celle de Gräfenberg qui ait la vertu de guérir. Les unes et les autres sont dans l'erreur.

L'eau ne peut pas être appelée remède, si par ce mot nous désignons, d'après l'acception reçue, une substance non assimilable; déterminant dans l'organisme une réaction dans un sens donné. L'eau comme fluide neutre s'infiltré dans tout notre corps et y joue le même rôle que dans

la nature entière où son effet est de dissoudre, et de faciliter toute composition et décomposition, d'après l'axiôme si connu en physique; *corpora non agunt nisi soluta*. Si nous considérons que tout dans l'organisme tire son principe du fluide appelé sang et redevient fluide après avoir été usé par l'organisme de la vie, avant que d'être rejeté de notre corps, il deviendra évident que l'eau qui entretient cette fluidité, favorise la circulation dans les vaisseaux les plus délicats de notre corps devient l'instrument de toutes les métamorphoses vitales, et qu'elle facilitera par cela même la réparation de notre organisme et le rejet des parties usées et nuisibles à son intégrité. (*)

(*) La mort naturelle par la vieillesse n'ayant d'autre cause apparente que la solidification des organes et le dessèchement des tissus, l'action diluante et ramollissante de l'eau en entretenant un heureux équilibre entre l'assimilation et l'élimination, en favorisant l'une et l'autre et en prévenant par là la perte inutile et infructueuse des forces vitales, est peut-être le moyen le plus efficace pour prolonger dans de certaines limites la durée de la vie individuelle sur notre globe? Cette conjecture devient très-probable si nous prenons en considération la parfaite similitude de la vie avec la combustion prouvée par les recherches physiologiques modernes. En effet, ne nous servons-nous pas du feu du calorique pour accélérer le mouvement, la végétation, et par conséquent la vie, qui est surtout un mouvement une végétation? Le froid est donc le principal moyen à notre disposi-



L'eau de Gräfenberg peut donc avoir des effets salutaires, sans différer en rien de toute autre eau de source bien pure et à la même température. Cette assertion est confirmée par l'analyse chimique qui n'y a rien découvert de particulier ; Priesnitz reconnaît lui-même qu'elle ne contient rien de plus que toutes les autres eaux de source, et c'est précisément à cause de cette absence de substances minérales et actives que son emploi peut être si général, autrement, comme toute eau minérale, elle ne serait utile que dans certains cas, et deviendrait nuisible dans un grand nombre de circonstances. Enfin les succès obtenus dans trente-sept établissemens, sur différens points de l'Allemagne, font disparaître tous les doutes à cet égard.

Quant à sa température, l'eau produit des effets tout différens, selon qu'on l'applique long-tems ou momentanément, c'est-à-dire l'ors qu'on se sert de son action primitive ou de son action secondaire; qu'on la laisse s'échauffer par le calorique du corps, ou qu'on la renouvelle souvent, afin de l'entretenir toujours froide, enfin son action diffère en-

tion pour ralentir la trop grande rapidité de l'action vitale, et ne voyons-nous pas d'un autre côté l'eau favoriser et entretenir le mouvement, la végétation et la vie, en empêchant la dissication, le frottement des rouages organiques, en servant de véhicule à l'assimilation à laquelle elle fournit même sa substance.

core selon qu'on l'applique sur l'organe malade, ou sur une partie éloignée du siège du mal.

Long-tems appliquée, mais souvent renouvelée pour l'empêcher de s'échauffer par le calorique du corps, l'eau froide, en ralentissant la circulation capillaire, en abaissant le calorique organique et en diminuant la sensibilité, la nutrition et toutes les excréctions vitales, fournit par son action, un puissant déprimant, et il ne dépend que de la durée dans son application et du degré d'intensité du froid qu'elle renferme pour pousser la dépression de l'activité vitale, par toutes les nuances jusqu'à l'extinction même de la vie. On ne peut donc pas se plaindre du peu d'énergie de cette action, car elle ne le cède sur ce point à aucun des autres moyens dépressifs de la vitalité, tels que la saignée et les autres antiphlogistiques les plus énergiques.

Mais il en est tout autrement, lorsque nous ne laissons agir l'eau que pendant un court espace de tems sur l'organisme: son effet primitif et passager disparaît pour faire place à l'effet secondaire, c'est à-dire à la réaction vitale, ainsi que l'a certainement éprouvé quiconque s'est lavé avec de l'eau bien froide, ou avec de la neige. On a pu remarquer alors que les parties exposées à cette action se sont échauffées, que la circulation capillaire s'est accélérée, les sécrétions et les excréctions locales se sont augmentées et que par conséquent l'activité vitale a été éveillée.

Il ne dépend donc que du degré de la température et de la durée de l'application de l'eau froide pour pousser son action jusqu'à l'inflammation; elle ne le cède donc en rien aux moyens les plus excitants, les plus énergiques de la médecine, pour éveiller la réaction vitale. Vent-on agir d'une manière dérivative? On applique l'eau à une température fort basse sur une partie éloignée du siège de la maladie, et on l'y laisse résider assez de tems pour exciter par son action secondaire une irritation considérable; on aura par là un effet analogue à celui des vésicatoires, des synapismes, et des autres dérivatifs. Au lieu que placées sur la partie malade, les fomentations humides que l'on ne renouvellerait pas, s'échaufferaient par le calorique du corps et agiraient comme cataplasmes émolliens. Enfin, l'usage de l'eau comme boisson, facilitant, ainsi qu'il a été démontré plus haut, par sa vertu délayante, les évacuations par toutes les voies sans rien brusquer, on voit que sa judicieuse application répond, d'après la durée de son emploi et le degré de sa température, à tous les moyens rationnels dont l'art se sert dans le traitement des maladies. En effet, elle favorise les crises, éveille la réaction lorsqu'elle est faible ou tardive, la déprime quand elle est trop intense ou trop précipitée et cela, à tous les degrés possibles, depuis la plus faible nuance jusqu'à la plus forte. Toutefois cette application a l'avantage de n'agir sur le corps qu'à l'aide

d'une substance bienfaisante par sa nature et sans laquelle aucun organisme vivant ne peut exister, qui a la propriété de n'exciter ni dégoût, ni arrière effet nuisible pour l'avenir, ce qu'on ne pourrait pas dire de la plupart des médicamens.

C'est pour ces raisons qu'un des plus grands praticiens du siècle dernier, Frédéric Hoffmann a dit: que s'il existe un remède universel, ce ne peut être que l'eau; on cite aussi ce mot de l'illustre Borhave: *qu'après sa mort, il laissait deux médecins plus grands que lui*, la diète et l'eau. Enfin le digne docteur Huffland soutenait, au commencement du siècle actuel, qu'il y a dans l'eau froide une vertu curative bien plus grande qu'on ne le pense communément.

Nous terminerons ce court exposé en dissipant quelques erreurs et en éclaircissant quelques doutes assez généralement répandus sur le sujet qui nous occupe.

D'abord, la méthode de Gräfenberg est-elle applicable dans tous les genres de maladies?

Nous répondons que conformément aux principes ci-dessus exposés, son application peut être utile dans un grand nombre de maladies tant aiguës que chroniques. Il y a cependant plusieurs cas, où une cause de maladie altère à un tel point un organe essentiel à la vie que l'art se trouve réduit seulement à prolonger l'existence du malade, à diminuer ses souffrances, à éloigner toute espèce de crise, parce qu'il serait dangereux alors

d'éveiller une réaction, dans ces cas extrêmes l'application de la méthode de Gräfenberg, dans toute son étendue, n'aurait aucun but raisonnable et serait même imprudente. Parmi ces cas exceptionnels, on peut citer la phthisie tuberculeuse de tous les viscères radicaux de la vie, les maladies organiques du coeur, et des gros vaisseaux, les affections nerveuses qui proviennent de la dégénération de la substance des nerfs mêmes, comme dans les cas de ramollissements, tumeurs encéphaloïdes, les cancers ouverts, les hydropisies causées par l'atrophie des viscères abdominaux dans un âge très-avancé et dans plusieurs autres maladies incurables. Cependant même, dans tous ces cas on peut obtenir un soulagement palliatif par l'usage de quelques-unes des applications les moins actives, employées avec discernement.

Mais, pourrait-on demander, cette cure amènet-elle une guérison radicale?

Tout dépend ici de l'étendue que l'on donne à l'idée de guérison radicale. Si l'on comprend par là l'éloignement du produit matériel de la maladie avec toutes les souffrances et toute la gêne qu'il a causées à notre organisme, la guérison d'après cette cure sera radicale. Mais si l'on prétend que pour être radicale, une cure doit empêcher le retour de la maladie, même dans le cas où l'on s'exposerait aux influences sous lesquelles elle a été excitée la première fois, cette méthode, pas plus qu'une autre ne pourra la prévenir, car on

ne détruit radicalement un effet que par l'éloignement de sa cause. Et même ces malades qui ne veulent ou ne peuvent se soustraire à des habitudes nuisibles auxquelles ils tiennent plus qu'à leur vie, pourront retirer quelque avantage de notre cure; car comme la plupart de ces habitudes n'agissent que fort lentement et excitent des maladies chroniques, ils gagneront une trêve à leurs souffrances, sauf à recourir plus tard et une seconde fois à la cure.

Quant à la question du danger que peut présenter la cure d'après la méthode de Gräfenberg, je crois qu'il n'y a pas de cure active qui soit plus innocente, tant pour le présent que dans ses suites, pourvu qu'on l'emploie à propos, et qu'on la modifie d'après le cas de la maladie et l'individualité du malade. Si au contraire on l'applique à contre sens, sans connaître la manière différente d'agir de chacun de ses moyens, je ne nie pas qu'elle ne puisse devenir dangereuse. Je pourrais même citer plusieurs cas d'une issue funeste dans lesquels, en croyant agir conformément à la méthode de Gräfenberg, on n'a appliqué fort mal à propos qu'un seul de ses moyens; je me contenterai d'en rapporter quelques-uns qui sont arrivés dans notre pays, heureux si par là, je puis empêcher la reproduction de malheurs semblables.

Ayant ouï dire que des milliers de malades s'étaient jétés en pleine transpiration dans des bains froids qui ne leur avaient pas nui, un jeune

médecin, sans tenir compte de la différence qu'amènent dans leurs effets les différentes manières d'exciter les sueurs, fatigué par une longue équitation et dans un état de sueur abondante, s'est jeté au fort de l'été dans le courant d'un fleuve. Une apoplexie qui l'enleva en peu de jours a suffisamment prouvé qu'il avait fait une fausse application d'un moyen que malheureusement pour lui, il ne connaissait pas assez pour l'employer convenablement.

Deux podagres, dans une attaque de goutte régulière, au lieu d'exciter la transpiration et de donner par ce moyen issue aux matières gouteuses, au lieu de se laver momentanément avec de l'eau froide, ce qui en excitant une réaction secondaire aurait porté la goutte aux extrémités, ont placé (d'après leur propre inspiration, ou la lecture mal entendue des ouvrages qui traitent de cette matière) leurs pieds dans un baquet d'eau froide jusqu'à cessation des douleurs. Tous les deux ont payé de leur vie l'emploi inopportun de ce moyen si salutaire dans d'autres circonstances. Le premier est mort d'une hydropisie de poitrine précédée d'un point de côté gouteux, et le second après être devenu aveugle a succombé à une inflammation des membranes du cerveau.

Ces trois cas si funestes suffisent pour démontrer que certains moyens de cette cure mal compris et appliqués à faux peuvent comme les meilleures choses devenir dangereux. Il faut donc une

connaissance bien approfondie de la manière d'agir dans les différentes applications de l'eau pour les employer avec succès.

Mais tout en accordant que cette méthode mal appliquée peut avoir ses dangers, on doit aussi la défendre contre les imputations erronées que tout récemment encore j'ai entendu diriger contre elle.

1. Quelques personnes étrangères à l'art de guérir se croient fondées à dire que l'usage abondant de l'eau comme boisson peut causer l'hydropisie; abusées par le sens qu'elles attachent à cette expression, on les voit affirmer que cette maladie doit être le résultat infaillible d'un traitement dans lequel l'eau joue un si grand rôle. Il suffit, pour les tirer de cette erreur, de leur faire observer que ce n'est pas l'eau, qui occasionne l'hydropisie, mais un fluide séreux et albumineux, coagulable le plus souvent par la chaleur et les acides. Ce fluide remplit chez les hydropiques, les tissus cellulaires et les différentes cavités du corps, et il est toujours le produit d'une sécrétion morbide de membranes séreuses qui tapissent l'intérieur de ces cavités; cette sécrétion causée ordinairement par l'irritation de ces membranes à la suite de l'abus des liqueurs fermentées, ne saurait être produite par l'eau fraîche, n'importe l'abus qu'on pourrait en faire.

2. Prétendre que cette cure puisse rider la peau et donner l'aspect d'une vieillesse précoce,

serait une assertion aussi gratuite et non moins dénuée de fondement que la précédente. Il est vrai que les bains chauds, de même que les climats chauds, en affaiblissant et en relâchant la contractilité de la peau, peuvent amener des rides avant le terme, comme on le voit chez les orientaux; d'un autre côté l'intensité du froid continuel des régions boréales, de la Laponie p. ex. en entravant le développement du corps entier et principalement de sa surface, peut amener cette action fatale à la beauté; mais il n'en est pas de même de l'action momentanée des bains froids qui donnent tout au contraire à la peau du ton et de la contractilité. Car la réaction consécutive produite par l'action du froid, en portant, comme je l'ai démontré plus haut, le sang aux capillaires de la surface, maintient par une circulation plus active la nutrition et le coloris du derme, favorise les excrétions de cet organe et prévient par là les échauffemens de la peau. Loin donc de causer des rides, l'eau fraîche est le plus sûr et le plus efficace moyen de les prévenir. C'est ce que confirme l'expérience qui a enregistré comme un fait certain, que c'est surtout à l'usage des bains froids et de l'eau comme unique boisson que beaucoup de personnes sont redevables d'avoir conservé jusqu'à un âge très-avancé, la fraîcheur de leur peau et de leur teint. Ce fait justifie d'ailleurs pleinement le jugement de plusieurs médecins célèbres que l'eau fraîche d'une source limpide est le meilleur des cosmétiques.

3. Un troisième préjugé, encore plus dénué de fondement, s'il est possible, que les deux précédens, c'est celui de quelques personnes qui soutiennent que, tout en produisant des effets salutaires pendant les premiers mois qui suivent le traitement, cette cure occasionne plus tard, principalement chez les personnes nerveuses, des rechutes dangereuses. C'est aux causes suivantes que j'attribue la source de ces erreurs. Quoique cette cure ait sur la plupart des autres traitemens, l'incontestable avantage de fortifier le corps entier, et de rendre les nerfs plus aptes à résister aux influences nuisibles du dehors, elle ne peut cependant pas avoir la vertu de changer totalement l'organisme, en le rendant robuste de délicat qu'il était, c'est un avantage qu'il serait ridicule d'attendre d'aucun traitement; la force ou la faiblesse de l'organisme ne pouvant dépendre, comme tout le monde le sait, que des dispositions innées, du système entier d'éducation, du genre de vie, de la nature des occupations etc. Ce serait aussi en vain qu'on exigerait d'un traitement quelconque, qu'il empêchât une personne guérie de retomber malade, lorsqu'elle s'expose ensuite à des causes violentes de maladie. Pourrait-on en effet raisonnablement prétendre qu'une plaie cicatrisée ne doive plus revivre, après y avoir introduit de nouveau le fer qui l'aurait causée une première fois. De plus, quelques personnes ayant ressenti les effets salutaires des bains froids, s'imaginent qu'elles pourront avec le même

succès s'exposer trop légèrement vêtues à l'action continuelle d'une atmosphère humide et froide. Elles oublient que la différence tout-à-fait opposée de l'application momentanée, avec l'application continuelle du froid amène des effets essentiellement contraires ; car le froid, momentanément appliqué, réveille la réaction et fortifie l'organisme, au lieu que le froid prolongé les déprime, comme je l'ai démontré plus haut.

4° Une quatrième source de fréquens accidents provient de ce que beaucoup de personnes qui se rendent à Gräffenberg pour y être traitées, impatientées par la durée de la cure et par les incommodités qu'occasionne toujours l'encombrement, (il y a eu l'année dernière jusqu' à 1500 malades dans cet établissement), demandent à Priesnitz, à l'effet de continuer chez elles la cure, une permission, qu'il a d'autant plus tort de leur accorder, que c'est surtout vers le fin de la cure et à l'approche des crises, que les malades sont exposés à de fortes réactions qui bien dirigées, décident la guérison, mais qui peuvent, si l'on ne sait par les modérer convenablement, chose difficile dans l'éloignement d'un conseil prudent, amener de graves dangers.

On a vu des personnes qui, après avoir été guéries à Gräfenberg de maladies graves et opiniâtres se sont tellement éprises de cette cure, qu'elles la continuent dans l'espoir d'empêcher le retour de toute maladie et même de reculer le terme

de leur vie. Si elles se restreignaient au régime de Gräfenberg, elles auraient raison jusqu'à un certain point; car ce régime simple et naturel les préserverait de toute maladie chronique causée par des habitudes malsaines; mais la cure dans toute son étendue, les sueurs abondantes, les douches, en maintenant le corps dans une excitation fiévreuse, le rendent par là déjà malade, et au lieu de prolonger leur vie, elles l'abrègent en la stimulant; en effet il en est de la vie comme d'une lampe qui dure plus ou moins longtems, selon que la lumière qu'elle répand est plus ou moins vive. Non, il n'est et ne sera jamais donné à aucune cure d'infiltrer la force vitale, et de reculer le terme de la vie, au-delà du tems prescrit par le créateur. Gloire donc à l'art, s'il parvient à modérer la trop vive consommation de cette force, et à éloigner les causes qui minent si souvent notre vie avant son terme! Parmi les moyens qui sont mis en usage par l'art pour obtenir un si heureux résultat, je n'en connais pas de plus efficaces, ni de plus innocents que le régime, le mouvement et l'eau. (*)

(*) L'impression de cet exposé touchait à sa fin, lorsqu'il m'est parvenu une liste de tous les établissemens hydrothérapiques actuellement en activité dans l'Allemagne. Le nombre de ces établissemens qui depuis un an et demi que je suis de retour de mon voyage en pays étrangers, s'est accru de 17 à 40, dont plusieurs aux frais des gouvernemens et présidés par des médecins

distingués, augmente chaque jour, et dans tous on a obtenu les plus heureux résultats; preuves incontestables que l'hydrothérapie peut réussir également bien partout et que ses succès ne sont exclusivement attachés ni à son application par la personne même de son inventeur, ni à une vertu qui serait particulière à l'eau de Gräfenberg.

Voici cette liste que je crois de nature à intéresser le lecteur, d'autant plus qu'outre les indications géographiques de tous les établissemens hydrothérapiques existants, il y trouvera joints les noms de Médecins qui les dirigent.

1. Gräfenberg, les plus ancien de tous les établissemens hydrothérapiques, présidé par Priesnitz. — 2. Freywaldau, sur la Biela, présidé par Weiss. — 3. Karlsbrunn, entre Freywaldau, Jägerndorf et Freudenthal. Dr Malik. — 4. Weidenau, sur le penchant des Sudètes. Dr Fröhlich. Ces quatre établissemens sont dans la Silésie-Autrichienne.

Dans l'Archiduché d'Autriche:

5. Kaltenleutgeben, à deux lieues de Vienne, présidé par le Chirurgien Emmel. — 6. Laale, à une lieue de Kaltenleutgeben. Dr Granichstädten, auteur de l'Hydriasiologie.

En Bohême:

7. Elisenbad, près de Chrudim, présidé par le Dr. Weidenhoffer. — 8. Dobrawitz, près de Jungbunzlau. Dr Schmidt. — 9. Leitmeritz, dirigé par le chirurgien Landa. — 10. Kuchelbad, près de Prague, Dr Kanzler.

En Moravie:

11. Czernahora, dans le cercle d'Olmütz; — 12. Sulowitz, près de Bränn; — 13. Hoznau, près de Prerau; 14. Budischau, dans le cercle d'Iglau; — 15. Gross-Ullersdorf, près d'Olmütz, Dr Gross.

En Hongrie et en Transylvanie:

16. Peterwardein;— 17. Oedenburg;— 18. Hermanstadt. Les directeurs de ces trois établissemens ne sont pas connus jusqu'à présent.

Dans le Tyrol:

19. Mühlau, près d'Insruck; Dr Fritz.

En Prusse:

20. Oerrigk, près de Trebnitz, à trois milles de Breslau. Dr. Lehman. — 21. Alt-Scheitnig, à un demi-mille de Breslau. Dr Bürkner.— 22. Berlin, Dirigé par Mr. le Major de Plehwe, associé du Dr. Beck.— 23. Marienbad, dans le Thiergarten, Bendler-Strasse, N° 8, à Berlin. Dr. Moser. — 24. Koethen, à huit milles de Berlin, tout récemment formé par Mr. de Falkenstein, auteur d'une relation de sa guérison merveilleuse à Gräfenberg.— 25. Gorhrishowo, près de Bromberg, dans le Grand-duché de Posen; Dr. Barschewitz.— 26. Kunzendorf, près de Neurode, dans le Comté de Glatz. Dir. le chirurgien Niederführ.— 27. Marienberg, près de Boppard, aux environs de Coblenz. Dr. Schmitz, rédacteur du journal hydrothérapique.

En Bavière:

28. Alexandersbad, près de Wunsiedel, Dr. Fikentscher. — 29. Streithberg, entre Erlangen et Baireuth; — 30. Schäftlarn, à quelques lieues de Munich Dr. Horner, professeur de Médecine en cette Ville.— 31. Munich, rue Nymphenburg, N° 86.— 32. Sur le lac de Starnberg, dirigé par Mr. le Dr. Schnitzlein, auteur d'un ouvrage sur l'hydrothérapie.—

33. Schallersdorf, à $\frac{1}{2}$ mille d'Erlangen, le professeur Dr. Fleischmann.

Dans le Wurtemberg:

34. A une demie-lieue d'Ulm. Dr. Bentsch.—

En Saxe:

Dans la Suisse-Saxonne: — 35. A un mille et demi de Pirna, dans la vallée dite de la Bila. Dr. le professeur Müller. — 36 Kreischka, à deux lieues et demi de Dresde. Dr. Stecher, 37 Muldenthal, à une demi lieue de Freyberg; Directeur, Mr. Munde, auteur d'un ouvrage sur l'hydrothérapie, traduit en Polonais.

En Saxe - Gotha :

38. Elgersburg, aux frais du gouvernement, dirigé par le Dr. Piutti, sous l'inspection du Dr. Médecin d'arrondissement Jacobi.

En Saxe-Weimar:

39. Ilmenau, aux frais du gouvernement. Dr. Sitzler.

Dans le Brunswick:

40 Kaulnitz, dont le médecin n'est pas encore désigné.



SDh-1438

May. 17 8641